

bien encore du seigle, du sarrasin et de quelques crucifères. Vienne la fertilité, et la terre se couvre de céréales, de légumineuses, de plantes industrielles, toutes qui se sèment, grandissent, se récoltent à diverses époques, et qui par ces causes et d'autres encore, facilitent le jeu des assolements.

Ainsi chaque période de fertilité du sol comporte, pour ainsi dire, une végétation spéciale, et partant, des procédés de culture qui lui sont propres.

Les périodes de fertilité du sol nous montrent l'agriculture s'élevant successivement dans l'échelle des plantes utiles. Ainsi, dans les terres pauvres nous la voyons limitée aux essences forestières d'abord, puis aux plantes à pâturages, tandis que, dans les terres riches, nous la trouvons en possession de très nombreuses plantes herbacées. Donc, on peut dire : *terres pauvres, terres à productions limitées ; terres riches, terres à productions multiples, à récoltes variées.*

Est-ce à soutenir maintenant que la *fertilité du sol* soit le seul fait qui détermine les *systèmes de culture* rationnels ? Est-ce à dire que, partout, la culture améliorante doit procéder méthodiquement, période par période ? Nullement : la doctrine de Royer n'a pas cette prétention de ne pas tenir le plus grand compte des circonstances de débouchés et autres qui méritent toute l'attention du cultivateur, et qui le poussent par fois à improviser une haute fertilité sur des terres pauvres, et parfois aussi à maintenir en pâturage des terres qui, par exemple, pourraient porter des céréales. Mais *s'agit-il de terres qui doivent s'améliorer lentement par elle-mêmes*, alors la doctrine de Royer intervient et nous dit : *Développez la production proportionnellement aux ressources disponibles.* Tout l'avenir agricole de ces terres pauvres dépend, il est vrai, des fumiers produits : mais à leur tour ces fumiers dépendent de l'*aptitude fourragère du sol*. Donc, au résumé, il faut attendre que cette aptitude se développe par la culture pastorale, par la jachère, par le repos, par les amendements calcaires, c'est-à-dire par un ensemble de moyens qui fient prédominer les forces naturelles dans la production agricole.

8. A l'amélioration du sol se rattache intimement celle du bétail, car *tels fourrages, tels bestiaux*. Voyez, en effet, les terres en *période forestière ou pacagère* : les moyens de subsistance du bétail y sont exposés à l'inconstance des saisons ; il n'y a de place que pour des races rustiques, des races qui peuvent supporter les intempéries, chercher leur nourriture au pâturage, et passer quelquefois brusquement d'un régime relativement abondant à un régime de pénurie. Voyez, au contraire, les terres parvenues au moins en *période fourragère* : le bétail y trouve des racines et des fourrages secs pour l'hiver et du vert pour l'été ; de bonnes étables l'abritent contre les températures extrêmes ; en un mot, tout se réunit pour le faire prospérer. Que faut-il donc de plus pour démontrer que l'amélioration du sol doit précéder celle du bétail, absolument comme la cause doit précéder l'effet ?

9. De conséquence en conséquence, nous arrivons maintenant à la grande question financière de la culture améliorante. Parvenue à un certain degré de perfection, la terre est le théâtre d'une agriculture caractérisée par l'abondance, la variété et la sécurité de ses produits : il s'agit, en dernière analyse, de prouver que les gros capitaux d'exploitation, mis en œuvre par les terres en bon état de labour et de fumure, conduisent directement à l'abaissement du prix de revient des récoltes.

En d'autres termes, il faut établir que *les grands succès sont ici aux gros capitaux, et que, plus on dépense par arpent, moins on dépense par quantités récoltées.*

A cet effet, nous ferons un parallèle entre deux fermes comprenant, chacune à sa manière, la question des avances au sol.

Fidèle à l'axiome traditionnel qui poussait nos pères à dépenser le moins possible en agriculture, sous prétexte que le premier argent gagné c'est celui qui n'est